

Rue du Chat-Dormeur

Fabiola Sustendal

(Extraits – 1)

La première fois que j’ai rencontré Lucien Narcisse dans la vaste clairière où s’érige le temple, j’ai cru un instant me trouver face à un survivant des protestants. Je les imaginais sauvages comme les Indiens, hardis comme les cow-boys, montés sur des chevaux magnifiques, capables de disparaître et d’apparaître sans qu’on puisse jamais localiser leur présence avec certitude. Lucien ressemblait à l’un de ces protestants mythiques. Il chevauchait Victoire et la chevelure de l’un et la crinière de l’autre leur donnaient des allures de fantômes. J’avais l’impression d’être au cinéma, debout sur le bloc de pierre qui se trouve au centre exact du carrousel des protestants. À ce moment-là, un plâtras est tombé du plafond. J’ai sursauté. Lucien a ri, m’a saluée de la main et a disparu dans cette brume légère qui promet la chaleur du jour.

C’est pour elle, pour la brume de l’été, que je me levais tôt. Je me postais à un endroit stratégique : le temple, la poterne ou les bords de l’Henuyer. Le paysage était flou. Je n’avais pas peur, comme en plein hiver, de la cécité. J’attendais que le soleil monte dans le ciel et que deviennent précis les contours des arbres, des remparts, de la tour, de la chapelle. Mes yeux s’emplissaient d’images rassurantes. Ma mémoire enregistrerait les points de repère qui m’aideraient à naviguer dans l’opacité des six mois de novembre à venir.

Et pourtant, en ce mois d’août, Alice a réussi à m’entraîner dans une passion déraisonnable pour les images fabriquées. Un après-midi, elle a fermé la porte de l’armurerie et suspendu à la clenche un carton sur lequel étaient calligraphiés ces mots : « Je reviens tout de suite. » Alice n’est revenue que le lendemain matin pour ses clients. Et moi, je suis rentrée si tard ce soir-là à la maison que Gabriel et Rebecca m’ont copieusement enguirlandée. À peine ont-ils voulu prêter l’oreille à mes explications qui dépassaient l’entendement. Il paraît en effet invraisemblable de s’enfermer sept heures durant dans un grenier, d’ouvrir des malles, et des cartons, et des vieilles armoires rongées de vers, de transpirer sous les combles, de suffoquer – dehors, le soleil cognait dur –, de déballer dentelles et chiffons, d’amonceler sur le sol des piles de livres sans intrigues, des boîtes de fer-blanc sans trésors, des poupées sans bras ni jambes ni yeux, des chemises sans boutons, des chaussures sans lacets, à la recherche d’un objet chéri, perdu depuis cinquante ans, un objet qui ressemble à une cage d’oiseaux métallique, de forme octogonale et dont chaque facette est peinte alternativement de rouge et de vert, un objet couronné d’un chapeau pointu et doré, capable de crever la nuit d’images colorées, une lanterne magique, celle que papa Syl’ avait achetée pour les vingt ans d’Alice.

Rue du Chat-Dormeur

Fabiola Sustendal

(Extraits – 2)

Je marche dans une nuit opaque et humide, trouée tous les cinquante mètres par le halo pâlot de lampadaires si haut perchés qu'ils font à peine luire les pavés. Je prends la rue des Trois-Pendus à rebours. Détour fantaisie vers le café de Marguerite Laloux. Sa lumière jaune hypnotise mon regard. Partout ailleurs, les volets sont clos. Accoudés au zinc, Victor Paulin et Léon Tobiassé boivent une bière, presque immobiles et certainement silencieux. Que pourraient-ils échanger par une nuit semblable sinon la nostalgie des couleurs ? Mais les mots eux-mêmes ont déteint.

Je m'enfonce dans le noir. Je sombre dans l'inconnu d'un village qui se tait à huit heures du soir. Je m'avance à la recherche d'une vitrine faiblement illuminée que je trouve enfin rue du Chat-Dormeur. Je pousse la porte de l'armurerie. De part et d'autre des comptoirs, carabines et fusils de chasse sont suspendus à des râteliers, rangés du plus petit au plus gros calibre. Les boîtes de cartouches rouges et les boîtes de plombs sont soigneusement disposées sur des étagères de bois. La lumière bleutée du téléviseur éclaire à elle seule la pièce attenante au magasin et l'œil de verre du sanglier s'anime de haine affolée. Alice, calée dans son fauteuil de velours vieil or, se goinfre de gâteaux salés. Emma et Henriette Saturnin, nuques raides et genoux serrés, fixent le petit écran, ridiculement attentives.

Je m'assieds aux côtés d'Alice et je chavire dans un brasier de paillettes, dans un décor de confettis, dans un charivari de fête artificielle ponctuée des bravos d'un public bien dressé. Alice me verse un verre de porto. Je bois, je tangué, je trinque à mes treize ans. Elle rit, applaudit, fredonne les refrains à la mode de cette Toussaint. Papa Syl' est mort voici plus d'un an, que se moque la septuagénaire des propos moralistes du chanoine Geoffroy qui compare la télé à une fenêtre ouverte sur l'enfer, un gouffre plein à ras bord de plaisirs malsains.

Lève-toi, Marie. Danse, Marie. Je me lève, je danse, je ris, j'oublie le brouillard et, sous une cascade d'applaudissements que déverse le récepteur, tandis qu'Alice me sert encore un peu de porto, essoufflée d'avoir trop chahuté, excitée d'avoir commenté le spectacle le plus moderne de la Terre, elle me tourne le dos, elle ne voit pas ce que je viens d'apercevoir, moi, trois silhouettes inquiétantes derrière les vitrines de l'armurerie, elle n'entend pas la porte s'ouvrir, j'ai l'oreille fine et le cœur soudain étouffé de panique, moi, elle ne sait rien pour l'instant Alice et ma gorge est paralysée, et les trois hommes sont entrés, masqués, et je suis incapable de parler, et ils tiennent des armes. Chers téléspectateurs, j'ai le plaisir de vous présenter la plus jolie, la plus charmante... Haut les mains, pas un mot, pas un geste. Tout va très vite, plus vite qu'au cinéma. Ma cousine a les yeux agrandis de stupeur. Emma Saturnin se met

à trembler des pieds à la tête. Applaudissez-la bien fort, chers téléspectateurs, encouragez-la. L'un des voleurs décroche les armes et les entasse dans de grands sacs de jute. Ses gestes sont rapides et calmes. Les deux autres nous bâillonnent et nous ligotent sur nos sièges. Henriette émet des sons étranges. J'ai mal aux poignets. Il les a serrés trop fort, l'ordure. Il casse le téléphone et brise les ampoules du lustre éteint. L'orchestre se déchaîne ; la petite chanteuse s'époumone. Alice a l'œil brillant. J'ai treize ans, j'en mène pas large, j'aimerais voir ma tête dans un miroir. Verte, petite Marie. Toutes les carabines, tous les fusils, toutes les cartouches ont disparu et les trois brigands aussi. S'agirait-il des trois pendus revenus se venger quelques siècles plus tard d'une punition ignoble ? J'ai entendu le bruit d'un moteur et une voiture démarrer nerveusement.

Rue du Chat-Dormeur est le premier roman de Fabiola Sustendal

Parution : 30 septembre 2010

ISBN : 978-2-919228-01-0

Prix de vente : 18 euros (France)